

LA
FABRIQUE
DES
HÉROS



Olivier Smolders



Nosferatu

CONTRE DRACULA

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

**LA
FABRIQUE
DES
HÉROS**

Collection dirigée par
Tanguy Habrand et Dick Tomasovic

Ouvrage publié avec l'aide
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Graphisme: Jack Durieux
© Les Impressions Nouvelles – 2019
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Olivier Smolders



Nosferatu

CONTRE DRACULA

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Incipit



Il est à craindre que Dracula ait fait couler plus d'encre que de sang. Le prendre en chasse, c'est d'abord traverser un palimpseste d'images et de textes qui ressassent à l'infini les méfaits du comte et de ses thuriféraires. Est-il raisonnable de prêter sa voix à ce concert lugubre ? Faut-il hurler avec les loups ? Et vous, lecteur, que venez-vous chercher dans ces pages sombres ?

Nosferatu *contre* Dracula ? F.W. Murnau *contre* tous les autres ? Oui, assurément, parce que *Nosferatu*, première adaptation conservée du roman de Bram Stoker, est d'une perfection qui frise l'insolence. Véritable acmé du cinéma des origines, ce chef-d'œuvre de 1922 brille encore aujourd'hui d'une éblouissante lumière noire. Face à lui, les innombrables incarnations de « Dracula » évoquent le plus souvent des images triviales, des récits racoleurs, le triomphe du mauvais goût en habits de cérémonie. Peu de personnages de fiction auront été à ce point écartelés entre deux mondes, l'art sublime et la culture de masse, l'opéra magnifique et les plus douteux films de genre.

De ce grand écart est née une curiosité qui semble ne jamais devoir faiblir.

Avec ses gros sourcils et ses oreilles en pointe, Nosferatu, il est vrai, frise parfois le ridicule. Mais Dracula, avec ses sourires sardoniques, sa bouche ensanglantée et sa cape de super héros passe aussi bien pour un cabotin. Entre le sublime et le ridicule, dit-on, il n'y a qu'un pas. Mais quel joli pas de danse pour qui ne veut rien lâcher et s'enchanter de plaisirs raffinés autant que de plaisirs bas.

Marquons aussitôt cette bipolarité par un détail anatomique : Nosferatu a les incisives longues et pointues. Chez Dracula, toute l'agressivité s'est déplacée latéralement vers les canines. Si vous trouvez une victime, regardez bien l'écartement des blessures sur la gorge et vous connaîtrez le coupable. Dracula mord à pleines dents, c'est un carnassier extraverti qui ne fait pas dans la dentelle. Nosferatu a une frappe plus fine, délicate, quasi chirurgicale. Il ne m'étonnerait pas qu'à la manière des chauves-souris d'Amérique du Sud, Nosferatu salive un anticoagulant pour fluidifier le sang et tirer un meilleur parti de la longueur de ses baisers. À l'inverse, Dracula a un appétit de bête.

Un seul Nosferatu, figure d'autant plus parfaite qu'elle est isolée, à l'avant-poste d'une litanie de Draculas, tous plus ou moins déclassés au fil du temps. Max Schreck, l'interprète de Murnau (Klaus Kinski dans le remake d'Herzog), face à plus de trente com-

positions de Draculas : Bela Lugosi, Christopher Lee, Lon Chaney JR, John Carradine, Jack Palance, David Niven, Lon Chaney, Peter Fonda, Aldo Monty, David Nive, Duncan Regehr, et tant d'autres, jusqu'à l'écœurement.

De mauvaises langues prétendirent que Max Schreck, resté pour toujours en tête de cette procession, était vraiment – mais alors vraiment – un vampire. Mieux encore : décédé pendant le tournage – décédé, un vampire ? – l'acteur aurait été remplacé au pied levé par Murnau lui-même. Un plaisantin en fit l'argument d'un film : « L'ombre du vampire » (E. Elias Merhig, 2000). Dans *Surréalisme au cinéma*, Ado Kyrou appuie la thèse d'une interprétation par le réalisateur, expliquant que le nom de l'acteur est un leurre : « Qu'il y eût alors un acteur de music-hall assez connu appelé Max Schreck – qui certainement n'interpréta pas le rôle de Nosferatu – ne fait qu'appuyer la plaisanterie¹... » Schreck signifierait « effroi » tandis que « Max » ferait allusion au metteur en scène Max Reinhardt, mentor de Murnau. Peu importe le détail de ces fragiles hypothèses. Convenons seulement que le discours d'escorte autour de l'interprète de « Nosferatu » se construit sur l'équivoque, la duplicité, le flou artistique. Il en sera bien autrement pour les comédiens auxquels on confia le rôle de Dracula, à commencer par Bela Lugosi qui, dès les premiers succès, fut exhibé par les producteurs comme un person-

nage de foire. On le faisait loger dans une vaste demeure copiée sur le château de Dracula et dont les murs étaient tendus de velours noir jusqu'aux plafonds. Une colonie de chauves-souris vivantes avaient été installées dans ce décor et pendaient aux poutres en lourdes grappes. Lui-même devait y recevoir les journalistes à côté de cercueils couverts de toiles d'araignées géantes. On alla jusqu'à vêtir le comédien, pour son vrai enterrement, de sa célèbre cape noire doublée de satin rouge². Dans son autobiographie, Christopher Lee, son principal successeur dans le rôle, écrit que « si le personnage de Dracula peut s'évanouir dans la nature, les comédiens l'interprétant n'ont aucune chance d'en réchapper³ ». Et de raconter ses déboires pour fuir les excès d'une publicité racoleuse éclipsant tous ses autres rôles. On mesure là, déjà, le gouffre qui sépare le personnage de Murnau de son double tapageur.

Nosferatu est invisible, d'une noirceur de velours. Le visage et les mains très pâles, il est une sorte de clown funèbre issu d'un mauvais rêve. Avec son crâne lisse, ses oreilles de fennec, ses ongles comme des griffes, ses incisives démesurées, certainement il n'existe pas. Et pourtant, il continue jusqu'à ce jour à distiller sa *symphonie de l'horreur*. Nosferatu est une musique lourde, emphatique, teintée de douleur et de mélancolie. Une musique qui vient de la nuit, un corps fantomatique qui ne vient de nulle part.

Dracula, quant à lui, se revendique haut et fort comme le descendant d'une famille d'aristocrates au passé trouble. Tiré à quatre épingles, onctueux comme un serpent, il s'avance derrière la grimace d'une éducation parfaite. Son élégance cache une âme perfide, son sourire des canines gourmandes. Dracula est un des premiers personnages de roman qui, porté au cinéma, incarnera le mal absolu, sans pour autant se confondre avec le diable. Cela ne se peut sans quelques effets mélodramatiques de cape et de manches. Et quelques hectolitres d'hémoglobine.

Le sang : panique, honte, peur, fièvre, comme une alerte écarlate qui mélange scandaleusement le dedans et le dehors, le visible et le caché : scarifications, saignées, menstrues, défloration, parturition, sacrifices rituels, meurtres. Fascination et effroi.

Verser le sang. Le sien, celui des autres. Se sacrifier sur l'autel des dieux. On en trouve la trace déjà à l'époque précolombienne. Cérémonies d'autosacrifice, valorisées par la communauté, en manière de potlatch ultime, à la recherche de la pureté et du don de soi. Aujourd'hui encore, des fous d'Allah choisissent d'éclabousser le monde de leur propre sang, quand ils ne versent pas aussi, d'une façon aveugle, celui des autres. Parfois, avant leur passage à l'acte, des images sur internet nous les montrent souriants, en pleine jeunesse, en chemin vers leurs improbables paradis. Verser le sang pour être purifié. Quelle folie. Mais aussi quelle

vieille histoire. Le Coran autant que la Bible sont han-tés par le tabou du sang, ses dangers, ses vertus. Prenez et buvez, ceci est mon sang. Le sang du Saint Graal.

Le personnage de Dracula ne manque pas d'avoir quelques points communs avec la figure du Christ, ce prophète qui suggéra de boire son sang, qui fut crucifié, dont on perça le flanc avec une lance puis qui ressuscita d'entre les morts. Dracula, ressuscité ou mort-vivant selon les versions, nous promet tout aussi bien, par un rituel de partage du sang, la vie éternelle. Jésus et Dracula : les deux faces d'une même médaille frappée du sceau de la peur de la mort et, corollairement, de la consommation de sang humain pour la conjurer. La sublimation du rite sacrificiel par la transsubstantiation – dogme de la présence réelle du corps et du sang du Christ dans le pain et le vin – est sans doute une des idées les plus fortes du christia-nisme. Lorsque dans le premier livre de la Bible, Dieu épargne Isaac, le fils d'Abraham, et lui substitue un bélier, il abolit les sacrifices humains. Le sang de l'Alliance Nouvelle inaugurée par le Christ dans le Nouveau Testament rend inutile même le sacrifice d'animaux. Il s'agit là d'un renversement idéologique majeur, même si, dans les siècles qui suivirent, bon nombre de chrétiens ne renoncèrent pas si facilement aux bains de sang. Et les œuvres de fiction ne furent pas en reste.

Dans le roman inaugural de Bram Stoker, Dracula force sa victime à boire son sang à même sa poitrine, pour sceller un pacte et en faire définitivement sa fidèle. Aussi métaphorique soit-elle, l'invitation du Christ dans la dernière cène renvoie à une pulsion profondément ancrée dans la nature humaine. Le cannibalisme se perd dans la nuit des temps et ses motivations restent souvent obscures. Les *caribas* (qu'on appellera plus tard les *cannibales*) que découvre Christophe Colomb en 1492 sur l'île de la Guadeloupe, capturent les femmes de leurs ennemis pour les utiliser comme reproductrices d'enfants qui sont aussitôt châtrés puis élevés pour la consommation de leur chair⁴. Voilà qui devrait réjouir les antispécistes d'aujourd'hui, toujours attentifs à trouver des traces de la proximité des espèces, en l'occurrence animale et humaine.

En 1519, Magellan prétend qu'au Brésil les hommes mangent la chair de leurs ennemis « non parce que c'est bon, mais par habitude... ils la coupent en morceaux qu'ils font sécher dans la cheminée⁵ ». Gauguin⁶, à propos d'Haïti, attribue l'infanticide (seul le premier-né était maintenu en vie) et les sacrifices humains à la nécessité de lutter contre la surpopulation sur un territoire naturellement confiné. Des chercheurs attribuèrent la même cause aux sacrifices aztèques dont la dimension religieuse était par ailleurs patente. Un ethnologue⁷ qui a partagé le quo-